

fiée et de célébrer la messe pour les vivants et pour les défunts".

Comme s'il lui disait :

"Tu appartiens à tous tes frères sans exception, à ceux qui vivent et à ceux qui sont morts, aux bons et aux méchants, aux heureux et aux misérables, aux amis et aux ennemis. Sois, comme le Christ que tu imoles, à la fois prêtre et victime, dévoué et bon sans mesure. Vis pour tous, dépense-toi pour tous, immole-toi pour tous. Tu n'es plus à toi, tu n'es plus un homme : tu es prêtre, *sacerdos*, la chose sacrée de tous."

Le lendemain, autre honneur, autres joies. Pour la première fois, le nouveau prêtre monte à l'autel. C'est la plus grande fête de sa vie, la plus grande fête pour sa mère. Par quel dévouement, quelles prières, quelles inquiétudes l'a-t-elle conduit à Jésus, ce cher fils, l'abbé de son amour ! Et son enfant ne sait rien de mieux, pour payer sa dette, que de donner à sa mère chérie le Jésus qu'il vient de faire, selon l'étonnante hardiesse du langage de l'Eglise : *conficere corpus Domini*. Oh ! cette minute où le fils communie la mère ! Qui peut en décrire les sublimes émotions ? Le cœur maternel lui-même s'y trouve impuissant, et il ne sait que dire : "Quel ami que Jésus-Christ, quel rapprochement des cœurs au pied de l'autel, quelles larmes ! Pourquoi faut-il donc redescendre de l'autel sur la terre ? Pourquoi le ciel ne continue-t-il pas ?"

O mère, laisse aller ton fils, il le faut ; il n'est plus à toi, il est l'apôtre de Jésus. Que tes prières et ta sollicitude continuent seulement de l'aider et de le suivre ; ne nourris point d'autres espérances ; ne souhaite même pas de vivre avec lui. Que le Seigneur lui suffise. Ton cœur doit être satisfait. Il nous a plu souvent d'observer les mères des prêtres à cette heure bénie. Les plus simples prennent une élévation de sentiments, une foi, une noblesse d'âme extraordinaires. Toutes ces qualités se trouvent tout d'un coup développées en elles. Ne serait-ce pas le rayonnement sur leur esprit de la grâce du sacerdoce, à la manière de ce parfum versé sur la tête du grand prêtre, et qui, après avoir consacré son front, s'écoulait le long de sa barbe et descendait, pour les embaumer, jusqu'aux franges de son vêtement ?

Aussi ému que la mère, aussi glorieux que le père, un grand ami a quitté avec eux le village pour venir à la fête : c'est le vénérable prêtre qui découvrit un jour la vocation du cher enfant, lui enseigna *rosa* avec tant de patience, paya si généreusement les premiers frais et peut-être, sans le dire, une partie de la pension. Le voilà bien récompensé. Lorsque hier, pendant l'ordination, il a passé à son tour devant le petit enfant de chœur d'autrefois agenouillé pour l'imposition des mains, avec quelle joyeuse fierté ses vieilles mains à lui se sont attardées sur la tête de ce fils bien-aimé ! Celui-ci, à leur contact, a senti que ce n'était point un étranger qui le touchait. Car les choses ont aussi leur langage, et les mains du vieux curé disaient, par leur tremblement d'amour :

"Jeune prêtre, devenu mon frère dans le sacerdoce, après avoir été l'enfant de mes soucis, que le Seigneur soit avec toi !

"Avec toi à l'autel de ta première messe pour accepter tes promesses nuptiales, et répondre à tes serments immortels par cette réprociété d'amour qui dépasse tout amour !

"Avec toi pendant tout ce grand jour pour maintenir dans ton âme le parfum du céleste encens et l'odeur du sacrifice commencé, mais qui, Dieu merci, n'a point de fin !

"Avec toi demain, pour te faire sentir que les joies de Dieu ont quelque chose de la perpétuité future, et qu'à la différence des joies de la terre, on peut les goûter toujours sans les épuiser jamais !

"Avec toi bientôt quand, après les ivresses sacrées, tu sentiras qu'il s'agit d'être prêtre pour les hommes, et que tu descendras du Thabor pour aller à ceux qui souffrent, à ceux qui ignorent, à ceux qui ont faim et soif de la vraie lumière et de la vraie vie !

"Avec toi dans tes chagrins pour te consoler, avec toi dans tes joies pour les sanctifier, avec toi dans tes désirs pour les rendre féconds !

"Avec toi si tu es seul dans la vie, si toute amitié

t'étant ravie, tu ne dois marcher qu'appuyé sur le bras du divin ami !

"Avec toi, jeune prêtre, avec toi vieilli dans les luttes du sacerdoce et dans le service de Dieu et des hommes !

"Avec toi le jour de ta mort, qui ramènera sur tes lèvres, par la main d'un autre, ce même Jésus que tous les matins y porteront tes mains tremblantes !

"Que le Seigneur soit avec toi toujours ! ce sera ci-bas la vie d'un saint prêtre. Un jour, ce sera le ciel."

Chanoine HENRI BOISSONNOT,
lauréat de l'Académie française.

L'ÉGLISE DES ABÉNAKIS

(Voir gravures)

Un grand malheur vient de fondre sur la tribu Abénaquise. L'église catholique, monument de la foi de leurs pères, si précieuse par son cachet d'antiquité, si riche en souvenirs de toutes sortes, disparaissait en un clin d'œil, mardi, le 17 juillet dernier, et n'était plus qu'un monceau de ruines. C'est une perte irréparable qui frappe les pauvres Abénakis au cœur. Aussi, n'entend-on partout que des lamentations, et ces pauvres gens méritent bien les sympathies et la charité générale du public. Ce qui ajoute au malheur et à la tristesse, c'est qu'un grand nombre d'Abénakis sont actuellement aux Etats-Unis occupés à vendre le produit de leur industrie, de sorte qu'ils sont dans l'impossibilité de voler au secours de ce qu'ils avaient de plus cher au monde.



Rév. M. de Conzague

Les murs en pierre sont encore debout, et on croit qu'ils seront réparables. La sacristie, quoique fort endommagée, est cependant sauvée. Tous les vases sacrés, véritables reliques antiques et d'autant plus précieux qu'ils sont des dons des rois français, les ornements, statues, chandeliers, etc., sont sauvés. Ce qu'on pleure amèrement, ce sont les tableaux de saint François de Sales, patron de la mission, de saint Laurent et de saint Christophe, trois anciennes peintures qui étaient suspendues au-dessus du grand autel et trois tapis d'autel, l'un représentant le Saint Sacrement entouré de pots de fleurs, le tout brodé en laine sur soie, par les mains royales, par Mme de Maintenon et les princesses de la cour de Louis XIV. Ces présents inestimables sont disparus pour jamais, et jamais aussi l'Abénakis ne l'oubliera.

La tribu Abénaquise, originaire du Maine, émigra au Canada vers la fin du 17^{me} siècle ; elle rendit de grands services à la Nouvelle-France en servant avec

fidélité les intérêts de la religion et de la patrie naissante. La Monongahéla, Oswégo, Carillon, Montmorency, Châteauguay, furent autant de théâtres où les Abénakis se distinguèrent par leur bravoure, leur adresse, et surtout leur fidélité à servir la bonne cause, à défendre le bon droit. Des qualités aussi hautes méritaient la protection, c'est pourquoi les RR. Pères Jésuites qui, par leur zèle et leur douceur d'apôtres, avaient réussi à s'attacher ces cœurs farouches, tentèrent de former une mission à Sillery, Québec, puis plus tard sur les bords de la rivière Chaudière, finissant par les rassembler sur les bords de la rivière Saint François où le Rév. Père Jacques Bigaud, S.J. obtint de Mme Veuve Jean Grenier, seigneuresse de Saint-François, la réserve qu'ils occupent aujourd'hui. La première église fut bâtie en 1701 et fut détruite en 1759 par les troupes du major Rogers, qui mirent le feu au village. La menuiserie fut construite immédiatement et brûla accidentellement en 1816. Alors MM. Jacques Papineau et Noël-Laurent Amiot, missionnaires, travaillèrent activement à élever une église à leurs ouailles. Comme pour les deux premières, il fallait compter sur la bonne volonté des sauvages et la charité publique. Grâce au dévouement de la famille Gill, alors et toujours influente chez les Canadiens et les Abénakis, en 1828 une belle église en pierre était livrée au culte, c'est l'église que nous pleurons aujourd'hui.

Les Abénakis aimaient leur église et les sacrifices qu'ils s'imposaient tous les ans pour son entretien et son embellissement étaient une preuve palpable qu'ils lui avaient voué leur cœur depuis longtemps. Voilà quatre années qu'ils ont un prêtre résident et leur foi généreuse avait trouvé moyen de restaurer et l'intérieur de l'Eglise et la sacristie au montant de plus de mille dollars.

Il ne restait qu'à doubler la voûte et les Abénakis possédaient un des plus beaux temples du diocèse de Nicolet, et peut-être le plus précieux par les antiquités. Un presbytère dont les fondations furent jetées au printemps de 1899, n'est pas encore fini, faute de moyens. \$1,365 sont déjà payées, et voici que la Providence demande qu'il serve de temple où la Majesté de Dieu demeurera pendant un temps indéterminé. Les pertes sont estimées à \$8,000 sans assurances.

Craignons et bénissons la main Toute-Puissante qui frappe. Compatissons au sort des malheureux, et attirons sur nous les bénédictions du Ciel par nos bonnes œuvres et notre Charité.

L.-N. VEILLEUX.

LE BON COMTE ET SA FILLE (ROMANCIER)

A pas lents le vieux comte allait,
Le cœur tout gonflé d'amertume,
Roulant les grains d'un chapelet
Dans ses doigts, selon sa coutume.

Il allait, disant son tourment,
Avec des pleurs sous les paupières,
Si tristement, si tristement
Qu'il aurait attendri les pierres.

"Ma fille, vous étiez déjà
En âge d'être mariée,
Quand la pauvreté m'affligea ;
Depuis, nul ne vous a priée !

"Ma fille, l'on te dit encor
Plus belle que ne fût ta mère,
Mais, las ! point de château ni d'or
A te donner, ô peine amère !

"Non, je n'ai pas trouvé l'époux
Que votre fierté se propose,
Mais, bon père, rassurez vous,
La pauvreté n'en est pas cause.

"Si je n'étais, sous votre honneur,
Une âme vile de servante,
Vous seriez si pauvre, seigneur
Qu'il faudrait m'enterrer vivante.

"Mais il est riche, celui-ci
Dont la fille est sage et fidèle ;
Séchez donc vos pleurs ! Dieu merci,
Vous êtes riche, je suis telle.

"Et que le comte ni l'enfant
Ne tienne à gloire de me prendre,
N'importe ! Il reste le couvent,
Père,—où vous aurez Dieu pour gendre !

AUGUSTE DORCHAIN